

GEORGES SAND ET LES HONGROIS

"Vive la République! quel rêve, quel enthousiasme et en même temps quelle tenue, quel ordre à Paris! j'en arrive, j'y ai couru, j'ai vu s'ouvrir les barricades sous mes pieds. J'ai vu le peuple grand, sublime, naïf, généreux, le peuple français réuni au coeur de la France, au coeur du monde, le plus admirable peuple de l'Univers." ¹ Si on ne savait pas que cette description enthousiaste de la révolution de 1848 à Paris est due à George Sand, on pourrait penser à Petöfi.

Vive la République! s'écrie Petöfi en mars 1848 à la nouvelle de révolution en France, et il continue: "Je restais là debout, immobile et muet, mais brûlant comme une colonne de feu... Je me précipitais à la capitale, j'y suis arrivé tremblant, à bout de souffle... L'enthousiasme était général, mais rien ne s'était encore passé." Le parallélisme des deux confessions n'est pas du hasard: tirer les conséquences des révolutions françaises, lire et aimer la littérature française était non seulement la mode, mais aussi le devoir des jeunes intellectuels hongrois dans les années 1840. "Nous tous étions des Français!" - dit Jókai, - et ce n'est pas du tout une exagération. L'enthousiasme pour la littérature et la philosophie françaises commence à la deuxième moitié du XVIII^e siècle, puis, dans les années 1830, une nouvelle période s'ouvre dans l'histoire des relations franco-hongroises. Ce n'est plus en Autriche en premier lieu, mais en France que voyagent les grands person-

nages, écrivains et politiciens de la période des réformes, pour apporter en Hongrie les nouvelles de la culture développée de l'Europe. Ce sont eux qui font connaître à la Hongrie les oeuvres de Mme de Stael, de Chateaubriand et de Victor Hugo. C'est ainsi que le roman de Eötvös, grand écrivain de l'époque, "A Karthauzi" /Le Chartreux/ "est le premier retentissement de la nouvelle conception de Paris dans notre littérature et, à juste titre, une continuation hongroise de la ligne Manon Lescaut - Rousseau - Chateaubriand - George Sand." ²

Quelle est la raison de cet enthousiasme pour les romantiques français? Tout simplement le fait que les écrivains réformistes, les poètes de la Jeune Hongrie considèrent comme leurs modèles les écrivains français contemporains: leurs idées, réflexions et problèmes sont communs et presque chacun d'eux a un idéal français. Les jeunes radicaux sont les disciples de l'école "qui réunit - de Lamartine à Victor Hugo, de Dumas à Béranger - tout ce qui est beau comme esprit, hardi comme réalisation, touchant comme sentiment; tout ce qui enchante le coeur et l'âme. Le noble enthousiasme, la ferme conviction et les idéaux sublimes des écrivains français enchantent chacun ayant la jeunesse et de nobles idéaux" - écrit Jókai. "Nous lisions des livres français: L'histoire des Girondins de Lamartine, Le Démocrate de Tocqueville fut notre Bible; Petöfi adorait Béranger, j'ai trouvé mon idéal en Victor Hugo. Albert Pálffy fut notre Eugène Sue, Degré notre Paul de Kock, Józsi Irinyi fut notre Émile Girardin, et Albert Pákh notre Jules Janin." ³ Cette remarque de Jókai prouve un phénomène bien connu en sociologie littéraire:

un poète /comme p. ex. Béranger/ peut recevoir - pour une langue étrangère - de nouvelles lumières et de nouvelles appréciations, en fonction du goût et des conceptions politiques du nouvel environnement. Il est curieux de remarquer que cette citation ne contient pas le nom de George Sand, écrivain-femme la mieux connue et la plus féconde, la plus dénigrée et la plus méconnue. Pourtant, George Sand, représentante par excellence du romantisme, était bien présente dans l'opinion publique en Hongrie, il est donc utile de jeter un coup d'oeil sur son influence, immédiate et tardive, sur notre littérature.

Avant que ne paraisse en hongrois son premier roman /Lélia, 1842/, la presse hongroise mentionne plusieurs fois l'auteur. Comme premier, "Figyelmező" /un journal associé d'Athenaeum/ donne la critique de Mauprat, et il est intéressant de voir la date: 1837, donc la même année où le roman parut à Paris. Le rédacteur, Ferenc Schedel a une opinion favorable: "Voilà un récit très intéressant, dans un style brillant qui confirme entièrement la renommée de l'auteur. Le but de ce récit est de décrire les brutalités des seigneurs féodaux dont la France abondait tant avant 1789, contre l'épanouissement spirituel et moral du peuple, murissant sans être aperçu et préparant la révolution".⁴ Le critique reproche à l'auteur son imagination trop vive, mais il reconnaît que l'auteur déteste l'oppression du peuple, l'esclavage et l'aristocratie, et, à cause des vérités qui se trouvent dans Mauprat, il le considère comme le meilleur ouvrage de l'auteur.

Cette opinion objective, presque politique est bien surprenante. Il n'est pas difficile d'y découvrir les parallélismes avec les rapport sociaux en Hongrie, ainsi que l'insoutenabilité de ces derniers. Il est vrai que Athenaeum est un journal progressif qui, sous la direction de Bajza et surtout sous l'influence de Vörösmarty, a pour but d'élargir les connaissances scientifiques, de stimuler à lire et de former le goût. C'est à cette responsabilité que pense Vörösmarty en écrivant aux lecteurs: "Chaque époque a sa vocation: la nôtre sera peut-être éducatrice d'une époque plus heureuse où les âmes se déployant dès maintenant trouveront leur gloire." ⁵

Vörösmarty choisit avec soin les écrivains les plus progressifs de son temps, pour les publier: Béranger /1831/, Victor Hugo, Lamartine /1830/. C'est ainsi que George Sand est publiée à Athenaeum /1837/, la tâche de "Tudományos Gyűjtemény" /Collection Scientifique/ ayant été remplie. Bien sûr, l'image d'une George Sand admirée n'a pas reçu l'unanimité dans la presse hongroise de l'époque. Dans la critique de Schedel il y a également une phrase qui renvoie à cela: "Si George Sand avait toujours employé son talent et sa riche phantasie à raconter ses récit avec cette fidélité intérieure et avec cette vérité, si elle avait toujours décrit ses caractères comme elle le fait dans ce roman, - personne ne lui arracherait la première place parmi les romanciers de notre époque." ⁷

Ce ton continue chez plus d'un critique. On lui reproche /et sans raison, disons-le tout de suite/ de tomber dans des excès désagréables, "dégoûtants" et romantiques,

d'avoir une originalité gaspilleuse, et de se révolter inutilement contre la société et ses conventions.⁸ Les racontars s'occupent beaucoup de sa vie aventureuse, on l'appelle "femme diffamée, hermaphrodite livresque à visage de sphynx, phénomène curieux masqué en homme, une femme écrivain pipe à la bouche", qui "n'est pas capable de l'amour humain, seulement de sentiments de lion et de tigre".⁹

Si l'on songe à l'idéal féminin du public hongrois de l'époque /tendre, svelte, naïve et charmante, fine et idéalisée qui est prête à se faner, languissante plutôt qu'à lutter pour son propre bonheur/, on peut comprendre cette aversion de G. Sand, cette mécompréhension de son comportement singulier. La femme passive et schématique, conforme au goût prudhomme /"biedermeyer"/ cède difficilement la place à la femme émancipée.^{9a}

Malgré les "critiques" susmentionnées, d'autres traductions de Sand apparaissent en 1840. Après Lélia, c'est Indiana en 1843, Metella et Leone Leoni en 1844. Dans ces romans Sand souligne les droits de la femme aux sentiments et à la vie. De même elle témoigne de sa recherche éperdue du bonheur: l'amour libre comme le mariage ne lui apporte pas non plus le bonheur.

Ces oeuvres développent encore son "mythe" en Hongrie. Car Madame Dudevant ne reste pas du tout partielle, elle ne se contente pas de décrire le triangle d'amour. Comme elle se dégage peu à peu du chaos des sentiments, elle subit l'influence des nouvelles tendances en politique. Son intérêt se tourne vers la vie publique, c'est la philosophie

socialiste qui l'intéresse. Ses romans tendencieusement socialistes sont également pleins de passion /comme les romans d'amour/, ses idées sont touchantes et utopistiques. Renan l'appelle "la harpe éolienne" de son époque, écrivain dont les livres seront les éternels témoins de "tous nos désirs, fois, idées et souffrances".¹⁰

Elle est aussi "l'enfant du siècle", sentant la crise comme le sentaient les romantiques, mais sa foi et son enthousiasme le ressuscitent pour écrire Mauprat, "le rêve d'une vie tourmentée mais purifiée"¹¹ Mauprat est déjà l'oeuvre d'un écrivain socio-politique, ce n'est pas du hasard que la censure ne permet pas la publication du roman en 1843. /C'est par ce roman que la Société Kisfaludy voulait commencer la série "Külföldi Regénytár" /Romans étrangers/.¹² Ce fait prouve bien que l'opinion littéraire progressive prête à Sand une attention particulière et que dans la critique littéraire des années quarante, l'image de Sand est de plus en plus réelle: ses critiques hongrois trouvent bizarre sa vie et son comportement, mais en même temps ils estiment beaucoup son art. Ils soulignent qu'elle peut avoir l'effet le plus mouvant grâce aux moyens les plus simples, la représentation psychique est approfondie, la richesse de son style est fascinant dans ses récits aussi, "c'est la langue de Rousseau, pourtant elle a de nouveaux effets".¹³

Un de ses admirateurs hongrois, entre dans le salon de Mme Dudevant pour la première fois le 24. juin 1842, décrit la femme célèbre en écartant d'elle toute mystification: "George Sand est de petite taille, un peu corpulente. Son

visage toujours beau est entouré d'une couronne de boucles; ses yeux sont beaux quoique un peu fatigués, ayant ces cernes que Balzac appelle "la croix d'honneur du sentiment"; sa bouche est fine et toute sa personnalité exprime la simplicité, la noblesse et la tranquillité de son caractère." ¹⁴
En dehors de cette description, l'écrivain d'une étude/il se nomme S/ donne une vue d'ensemble de la carrière de Sand, avec des remarques critiques sur son oeuvre, en écrivant: "Jusqu'ici, il y a de nombreuses critiques, mais elles touchent seulement les mots et non pas l'esprit; il y a beaucoup de fausses explication: et sa lapidation la rend plus grande encore." ¹⁵

Le fait que Sand est devenue "grande" et reconnue par les écrivains réformistes est prouvé par la proposition de la Société Kisfaludy concernant les traductions des meilleurs écrivains de la littérature étrangère: Scott, Bulwer, Hugo, Balzac et Sand. ¹⁶ Sa popularité est aussi grande que celle de Balzac. Elle jouit d'une popularité parmi ses lectrices hongroises, plusieurs commencent même à l'imiter. Julia Szendrey par exemple, amante puis femme de Petőfi, pour se distinguer des beautés tendres, naïves et angéliques, se fait couper les cheveux courts, à la façon de Sand, joue des études sentimentales de Chopin, et, en cachette, écrit des vers et un journal. ¹⁷ "J'ai besoin de l'amour, autrement je ne peux pas vivre. Mon âme se refroidit pour toujours s'il n'y a personne à brûler dans cette flamme qui me ronge et qui m'envahit les nerfs comme un fleuve de lave contraint à se dévorer ne trouvant pas d'objet à refléter cette flamme!" ¹⁸
Comme le montre ce récit pris dans le journal de Julia

Szendrey, l'idéal féminin du biedermeier se voit profondément changé même avant 1848. Les romans et les idées de George Sand avaient eu leur mission bien avant la révolution bourgeoise de 1848. Mais la plus grande tâche l'attend après la chute de la guerre d'indépendance.

Bien sûr, George Sand ne connaissait point les exigences de ses lecteurs hongrois. Elle prend part, très activement, aux événements de la révolution de 1848 à Paris, suit avec angoisse les tendances de droite, vers le nouveau pouvoir de la bourgeoisie. Désespérément, elle essaie, avec tous les moyens, d'encourager et d'enthousiasmer ceux qui en ont besoin: "La république, c'est la vie. Elle est perdue si les vrais amis du peuple s'endorment... Debout. Debout!"¹⁹ Pourtant, elle devient de plus en plus résignée et elle doit tirer ses conséquences: "Le peuple doit se gouverner avec le concours de tous, avec la bourgeoisie réactionnaire comme avec la bourgeoisie démocratique /.../ si la classe régnante n'entre pas dans une voix franchement démocratique /.../ il y aura une grande confusion et de grands malheurs, car le peuple n'est pas mûr pour se gouverner seul /.../ Nous aimons le peuple comme notre enfant /.../ Nous l'aimons comme l'on aime ce qui est malheureux, faible, trompé et sacrifié /.../ comme on aime ce qui est jeune, ignorant, pur encore, et portant en soi le germe d'un avenir idéal /.../"²⁰ Elle retourne donc à Nohant, pour consacrer toute sa vie à la protection des persécutés et des naufragés de la vie, "Dans les années qui suivent 1848, elle craint à la fois l'inintelligence du riche et le désespoir du pauvre". Et pourtant, elle ne perd pas sa foi, "George ne

s'est jamais lassée. Après la déconvenue de 1848, elle a continué à s'intéresser d'une manière efficace à la politique." Elle proclame la vérité dans tous ses romans et tous ses articles: "Le peuple saura se former. Et tous doivent l'y aider." Elle imagine un communisme idéal: "La vraie doctrine /du communisme/ n'est pas exposée encore, et ne le sera peut-être pas de notre vivant. Je la sens profondément dans mon coeur et dans ma conscience, il me serait impossible probablement de la définir, par la raison qu'un individu ne peut pas marcher trop avant de son milieu historique et qu'eussé-je la science et le talent qui me manquent, je n'aurais pas pour cela la divine clef de l'avenir /.../ Mon communisme suppose les hommes bien autres qu'ils ne sont mais tels que je sens qu'ils doivent être. /.../ L'idéal, le rêve de mon bonheur social, est dans des sentiments que je trouve en moi-même, mais que je ne pourrai jamais faire entrer par la démonstration dans des coeurs fermés à ces sentiments-là." 21

Dans ces pensées citées, il n'y pas mention de l'emploi de la force, le bonheur du peuple peut être imaginé sans sacrifices sanglants. Elle proclame cela avec une foi prophétique et franche.

On comprend donc que le vrai culte de Sand culmine chez nous dans la deuxième moitié du siècle, quand le romantisme et le courant populaire retrouvent leur jeunesse. Cette utopie, cette foi naïve en la victoire du peuple et du communisme avant la fin du siècle et cela sans effusion de sang, pouvait servir de remède aux lecteurs hongrois terrorisés par le pouvoir autrichien. Sand devient en Hongrie un écrivain à la mode pendant la période du despotisme /1849-1867/.

La presse hongroise des années cinquante, à peine restituée, s'occupe déjà d'une nouvelle appréciation de Sand. Pendant cette période-là où même une allusion politique est menacée par la répression autrichienne, le nom de Sand reflète une prise de position politique, car tout le monde sait qu'elle est la protectrice des persécutés et des émigrés de la révolution: elle a fait la connaissance de Kossuth exilé. La présentation de Sand, femme émancipée, - est un sujet préféré des journaux de mode, rédigés en premier lieu pour les femmes. Il est curieux, même amusant de voir comment cette femme-écrivain de réputation mondiale se transforme en un être féminin, moral et se consacrant à la famille. La curiosité sauvage devient une femme de bonnes moeurs, protectrice des aveugles, des vieillards et des enfants. Selon les journalistes, George Sand est une femme très cultivée qui sait coudre, étuver des compotes. Son extérieur n'a rien d'extraordinaire, mais correspond parfaitement à celui d'une femme bourgeoise, maîtresse de maison modeste. "Ses grands yeux rayonnent de tendresse rêveuse et de modestie féminine, et on doit répondre à ce regard par confiance et sympathie." 22

Ce portrait "attendrie" est bien sûr une exagération, mais il correspond au goût prudhommesque dirigé par la censure. /Ces revues de modes étaient destinées en premier lieu au grand public./ Il faut cependant souligner que ces mêmes journaux ont pour but de donner des appréciations sur les valeurs artistiques de G. Sand. Quelles sont, d'après la critique hongroise, les valeurs artistiques de Sand?

a/ Ces oeuvres représentent les passions humaines en profondeur, les caractères et la représentation psychique

sont excellents. Son imagination est inépuisable.

b/ Elle mélange, d'une manière magnifique, les couleurs sombres et la gaieté, la poésie et la philosophie. ²³

c/ Elle lutte contre toute grossièreté, frivolité et indifférence, contre l'amour-propre. Son premier principe, c'est la compassion, l'amour, capables même de créer une nouvelle société. Malheureusement, ses idées socialistes sont trop idéalisées et incapables de faire oublier le sang des deux révolutions.

d/ Son style est simple, mais plein de force et d'effets.

e/ Son vrai genre est le roman, le drame reste son côté faible. /Flamimia, représenté le 24. octobre 1855 au Théâtre National de Budapest, fut un four complet./

La presse fait donc tout pour faire aimer l'art de George Sand.

Grâce aux opinions favorables, ses romans paraissent en série à partir des années cinquante, bien qu'il soit très difficile de traduire Sand qui "a le plus beau style français." ²⁶ Tous ces romans la montrent aux lecteurs hongrois sous plusieurs aspects, avec les sujets les plus variés, à partir de l'amour absolu jusqu'à la philosophie idéale du socialisme. Dans ces oeuvres il s'agit des divers degrés de la passion - de la mission des arts et de la musique /Consuelo/, - du sort des paysans et des représentants du peuple qui font le travail difficile des laboureurs et en profitent si peu /La Mare au Diable/. Les romans et les récits se suivent, d'inégale valeur: Sand est de plus en plus célèbre: elle trouve son chemin dans toutes les couches de la société. Ses héros et héroïnes sont

également tous des enfants du siècle. Leur foi inébranlable en l'amour idéal et au progrès de l'humanité, leurs luttes et leurs problèmes, leur haine ressentie envers le pouvoir de l'argent, leur faiblesse et leur force, - tout cela les rend inoubliables aux lecteurs hongrois de ce temps-là. Avec toutes ses vertus et toutes ses fautes, Sand est vraiment aimée chez nous à cette époque-là.

Les nécrologies de 1876 contiennent des superlatifs dans lesquelles elle fut une des étoiles les plus brillantes de la littérature française; le public et les littéraires de toutes les nations cultivées lui disent adieu d'un ton profondément touché ²⁸.

Cette femme-écrivain des Français, pleine d'esprit, reçoit enfin sa place bien méritée. Quelques années à peine après sa mort paraîtra la traduction d'une analyse psychologique dont le but est d'examiner son influence et de publier ses confessions. ²⁹

Cette femme exceptionnelle, ce talent exceptionnel, crut sincèrement que le rôle de l'écrivain est de montrer le monde tel qu'il devrait être. Elle était incapable de séparer son oeuvre de sa vie. C'est pourquoi son oeuvre est pleine de contradictions: romantisme et réalisme; c'est le flux musical des sentiments qui dirige le conte, et il est impossible d'y résister.

Sand croyait et enseignait que la vérité du coeur et de l'amour peut changer l'humanité, et que le premier devoir de l'écrivain, c'est de lutter pour la vérité des opprimés.

C'est là qu'il faut voir aussi le secret de sa renommée en Hongrie.

Piroska SEBE

Notes

1. G. Sand, Correspondance, t. VIII. Lettre à Ch. Poncy, 8. mars 1848., p. 330.
2. István Sötér: Magyar-francia kapcsolatok /Relations franco-hongroises/ Budapest, 1946., p. 132.
3. Op. cit., p. 141.
4. Románok /Romans/: Mauprat par G.S., Figyelmező /Journal associé de Athenaeum/, Pest 1837. /N^o 24, 24. déc./, pp. 368-369.
5. Mihály Vörösmarty: Az olvasókhöz /aux lecteurs/, Tudományos Gyűjtemény /Collection Scientifique/, 1828, N^o 1., p. 1.
6. V. note 4., p. 369.
7. Op. cit.
8. Cf.: A théâtre français et Sand György /Le théâtre français et George Sand/ par Rőjtöki/, Honművész 1839., t. II. N^o 90., p. 719.
9. George Sand /Madame Dudevant/, traduit de l'allemand par D.I. Literatura 1841, t. V.
- 9 a . Cf.: Béla Zolnai : A magyar biedermeier /Le goût prudhommesque en Hongrie/, Franklin
10. Cité par Albert Gyergyai: George Sand: Mauprat, Budapest 1974., p. 368.
11. Op. cit., p. 368.
12. La parution du roman fut précédée d'une longue attention; en 1842 /deuxième moitié/, Athenaeum fait allusion à une traduction par Ignác Nagy, - même il en publie quelques fragments.
13. Contes vénitiens par George Sand, Paris, 2 vol., Literatura, 1839. t. III.
L'Uscoque - Spiridon par G.S., Paris 1839., Literatura

- 1840., t. IV., p. 431.
- Andor Ligetfi: Élettörténet, Dudevant Auróra /Une Vie :
Aurore Dudevant/ Regélő 1839., N^o 71., p. 568.
14. S: Tanulmányok George Sand felett /Études de George Sand/
Világ 1842., N^o 56 - 58., p. 455.
15. Op. cit., p. 463.
16. Kisfaludy Társaság Évlapjai /Annales de la Société Kisfaludy/
1843., t. IV., p. 36.
17. Il est curieux de voir l'opinion de Petőfi concernant sa
future femme: "Elle sera la couronne de toutes les femmes
d'écrivains en Hongrie. En ma Julie, c'est l'esprit de G.
Sand et le cœur de Juliette /de Shakespeare/ qui se voi-
ent réunis." /1847., lettre écrite a Gábor Kazinczy/
18. Julia Szendrey : Journal, le 2 décembre 1846 /Károly/
19. George Sand: Correspondance, t. VIII., Lettre à Charles Poncy,
28 mars 1848., p. 372.
20. George Sand: Correspondance, t. VIII., Lettre à Giuseppe
Mazzini, 15 juin 1848., p. 516-517.
21. George Sand: Correspondance, t. IX. Lettre à Giuseppe Mazzini,
15 octobre 1850., p. 749.
22. Y : Sand György és művei /George Sand et son oeuvre/
Divatcsarnok 1855., N^o 26., p. 501.
23. George Sand /auteur inconnu/, Hölgyfutár 1854., N^o 258.
Tudományok és politika s társas élet /"Sciences, poli-
tique et vie de société", Encyclopédie en II. tomes., Pest
1850., p. 454.
Regényírók arcképei /Portraits d'écrivains/, Hölgyfutár
1857., N^o 172., p. 463.
24. Károly Berecz: De George Sand, Hölgyfutár 1856., N^o 144.,
p. 592.

25. Ferenc Salamon: Sand György Flaminia című színművéről /Flaminie, tragédie de George Sand/, Budapest Hirlap, 31. oct. 1855.

Il est intéressant de remarquer que l'opinion change vers la fin du siècle, en ce qui concerne les tragédies de G. Sand. On apprécie surtout Franco le Champi, Claudiet et Le presoir. "Ces oeuvres réunissent à un très haut niveau, l'action et les caractères. La motivation psychologique est excellente" /László Névy: A drámai középfaajok elmélete /Théorie des genres dramatiques/ A Kisfaludy Társaság Évtáplajai /Annales de la Société Kisfaludy/, t. VIII., 1873., p. 294. On peut mieux comprendre cette opinion favorable en pensant à la mode des drames populaires chez nous vers la fin du siècle.

26. Pál Gyulai: Kolozsvári levelek /Lettres de Kolozsvár/ 1844. Gyulai Pál: Briálatok, cikkek /Critiques, articles/ Akadémiai Kiadó 1961, p. 422.
27. Romans traduits en hongrois: Georges Sand: Lélia 1842. fordította Récsy Emil. Indiána 1843. fordította Récsy Emil. George Sand: Metella 1844. fordította Biró Miklós
Leone Leoni 1844. " "
Mont-Revêche fordította Récsy Emil
Pest, 1853. három kötet
Irodalmi Intézet /Emich Gusztáv/
A tücsök, népregény, fordította Fekete Sándor
Pest, 1857.
A tücsök, Falusi Életkép 5 felvonásban,
George Sand beszélye után írta Birchpfeiffer Sarolta, fordította Bulyovszkyné, 1859.

- George Sand : Egy szegény lány története, fordította
Ágai Adolf, 2 kötet
Pest, 1861. /Ráth Mór/
A tudós neje /Valvedre/, fordította Toldi
István, 2 kötet
Pest, 1863. /Emich Gusztáv/
Antónia, fordította Gregus Ágost,
Pest, 1863. /Emich Gusztáv, A Kisfaludy-
Társaság kiadványa/
A hó-ember, fordította Szász Gyula,
3 kötet,
Pest, 1864. /Lauffer V./
A pokolgép, fordította Aranka
Pest, 1865. /Ráth Mór/
Consuelo, fordította Zomorfallvi, 3 kötet,
Budapest, 1876. Franklin Társaság
Jenny hugom, fordította Julia, 2 rész
Kolozsvár, 1875. /Stein J./
Flamarande, fordította Julia, regény 2 kötet.
Budapest, 1875. /Athenaeum/
A kis Grisette, fordította Csukási Józsefné,
Budapest, 1876. /Athanaeum/
Mariána, elbeszélés, fordította Julia
Kolozsvár, 1876.
A percemonti várkastély, fordította Julia,
Kolozsvár, 1876. /Stein J./
Az ördögmocsár, beszély, fordította Csukási
József,
1877. /Olcsó Könyvtár, szerkeszti Gyulai Pál/

George Sand: Césarine, fordította Rózsaági Antal, 2 kötet,
Kassa, 1877. Maurer A.

Leoni Leo, beszély, fordította Visi Imra
1878. /Olcsó Könyvtár/

28. + Sand György: Magyarország és a Nagyvilág, 1876. N^o 25.
18. juin.

29. D'Hausonville: Sand György /George Sand/ traduit par D.E.
Olcsó Könyvtár, Budapest, 1879. rédigé par
Paul Gyulai.